

HOMO HOMINI LUPUS

L'homme est un loup pour l'homme

Les miraculés du bûcher de Bubu près de Kibimba

Parmi les 390 élèves du Lycée de Kibimba qui ont été pris dans l'étau fermé autour d'eux par les paysans et quelques fonctionnaires alors qu'ils fuyaient vers Mwaro, le jeudi 21 octobre 1993, ceux qui ont pris la direction Giheta ont été rattrapés par leurs bourreaux et subi les supplices les plus atroces. Les uns ont été réduits en morceaux par des machettes acérées, les autres ont été exécutés avec des gourdins armés de clous, ceux qui ont été ont brûlés vifs dans une maison arrosée d'essence.

Un des élèves qui a pu échapper au bûcher de Bubu nous raconte son calvaire et le miracle :

«Pendant la panique semée par la vue des premiers élèves tombés sous les machettes des paysans à un kilomètre du Lycée de Kibimba, alors que nous fuyions vers Mwaro, nous avons réussi à nous défaire du nœud gordien et tenté de nous échapper en direction Giheta. Les tueurs se sont mis à nos trousses, nous ont rattrapés et encerclés. Ils nous ont ensuite conduit vers notre lycée en nous infligeant des coups de gourdins.

Nous étions plus de 100 élèves. Un petit groupe parmi nous avaient réussi à ramasser un camarade blessé à la temple à la machette. Les paysans les ont laissés l'emmener jusqu'à l'hôpital.

Arrivés à l'école, nos agresseurs nous ont présentés au directeur «Voici vos élèves» ont-ils dit. Le directeur n'a trouvé rien d'autre à leur dire que de leur demander de nous conduire là où ils avaient emmené les autres (au bûcher de Bubu). Un enseignant de biologie nous a fait entrer dans la salle des professeurs et nous y a enfermés.

Entretemps les élèves hutu restés au lycée s'étaient armés de coupe-coupe, de javelots, de poids utilisés en temps de paix pour le sport. Tandis que nous étions sequestrés, nos condisciples hutu et certains paysans sont entrés au réfectoire pour dîner à 16 h 00 environ.

Après avoir mangé ils ont réclamé à cor et à cri la clé de la salle où nous étions enfermés. Le professeur de biologie a refusé la leur remettre.

Nos condisciples hutu et les paysans ont décidé de forcer la porte pour nous emmener au lieu du supplice. Il nous ont fait sortir et nous ont poussé sur le chemin de la mort comme un troupeau envoyé à l'abattoir.

A la hauteur de l'hôpital de Kibimba, les élèves hutu ont réclamé les quatre étudiants qui avaient transporté leur camarade vers l'hôpital.

Un des paysans hutu a refusé de les livrer. «Emmenez ceux-ci, je vais me charger de ces quatre là». A-t-il lancé.

Nos bourreaux nous ont conduit vers Bubu, tout en nous ruant de coups.

Arrivés au lieu du supplice, nous avons trouvé des centaines de paysans armés de lances, de machettes, d'épées et de gourdins.

«Vous voyez cette maison, c'est là que nous allons vous loger». Ils nous indiquaient du doigt une maison en face entrain de brûler et d'où s'échappaient des cris de désespoir.

Il était peut-être 19 heures. Nous tremblions comme des feuilles sous la pluie. Brusquement, nos bourreaux ont commencé à nous dépouiller de nos vêtements et de nos chaussures. Ils nous ont ensuite séparé en deux groupes. Le plus petit groupe a été immédiatement conduit sur le bûcher. Un de nos compagnons d'infirmerie, ayant essayé de résister aux bourreaux qui le traînaient vers le bûcher, a été exécuté à la machette.

Moi j'étais dans le plus grand groupe. On nous a éloigné de nos compagnons dont nous n'entendions plus que des cris de détresse. On nous a entassés au bord de la route côté station des bus en direction de Gitega. Ils se sont mis à nous battre à mort. Les élèves qui étaient au dessus du tas mourraient un à un.

Moi j'étais en dessous du tas de corps de mes condisciples un peu sur le côté. Le ciel a fait que les coups ne m'ont pas atteint à un endroit vital.

Ivres de sang, les paysans se sont rendus compte que certains n'étaient pas encore morts. Ils ont alors décidé d'aller nous brûler sur le bûcher où une partie des enseignants et des élèves avaient déjà péri.

Ils ont commencé à prendre deux à deux les lycéens dont les corps étaient déjà déformés par les coups et ensanglantés pour les livrer aux flammes.

Nous rendant compte que notre tour approchait, un condisciple et moi, dans un effort ultime, nous sommes extraits des corps inanimés au dessus de nous et avons couru dans l'obscurité en direction de notre lycée. Nos bourreaux nous ont poursuivis, croyant que nous avons pris la route asphaltée. Heureusement, nous nous étions dirigés vers une plantation de caféiers et nous avons fini notre course dans un boisement aux alentours du lycée.

Aux environs de 3 heures du matin, nous avons entendu le bruit caractéristique des camions militaires qui s'arrêtaient un moment pour redémarrer ensuite puis s'arrêtaient de nouveau. Nous avons su plus tard que c'était des militaires qui dégageaient les barricades de la route.

Le lendemain matin, vers 8 heures, nous avons entendu des détonations d'armes à feu pas très loin du lycée. Ce sont des militaires avons-nous vite conclu.

Quelques minutes plus tard, nous sommes sortis de notre cachette. En nous montrant au jour, nous étions terriblement gênés de nous présenter en costume d'Adam. Cependant, l'espoir d'être sauvé balayait toutes ces susceptibilités.

Quand les militaires nous ont vu dans cet état, ils ont forcé la porte du dortoir de notre lycée et nous avons récupéré quelques chiffres pour nous couvrir. Les élèves et les paysans hutu avaient tout pillé.

Après nous avoir mis à l'abri, les militaires sont allés essayer de sauver les suppliciés donnés en proie aux flammes du bûcher de Bubu. Ils ont ramené une dizaine de brûlés dont certains des lycéens de notre groupe. Ils ont été évacués en même temps que nous vers le camp Mwaro où ils ont reçu les premiers soins.

Pour ces enfants, un miracle a eu lieu parce que ils ont été sauvés contre toute espérance. Mais le vrai miracle s'est opéré pour un groupe d'élèves et la surveillance de l'internat des filles du Lycée de Kibimba. Un

des enseignants a forcé une ouverture de la maison en flammes où ils étaient enfermés et a tenté de sortir. Malheureusement, les bourreaux l'ont exécuté sur le champ. Mais grâce à lui une dizaine d'élèves l'ont suivi et se sont évanouis dans la nature. Ils se retrouveront à l'hôpital de Kibimba et dans différents hôpitaux de Bujumbura. Personne ne peut expliquer leur salut. Le 2e groupe de 200 élèves a pu se sauver. (Lire en page 6)

Mbuye : Une fleur dans la cendre

Une fille de la Commune Mbuye rescapée des massacres nous raconte sa mésaventure :

«Le vendredi 22 octobre, nous avons vu nos voisins armés de machettes entrer dans notre ruzgo. «Y-a-t-il quelqu'un ?», criait un homme dont je reconnus la voix. Ma mère est sortie de la maison pour l'accueillir comme cela se pratique dans la tradition.

A peine avait-elle posé le pied dehors que les voisins ont commencé à la frapper avec leurs machettes. A ses cris, nous avons fui par une porte donnant à l'arrière cour et nous sommes allés nous cacher dans un champ de maïs.

A la nuit tombante un de nos voisins hutu ami de notre famille qui avait repéré notre cachette est venu nous chercher. Nous avons eu une peur bleue quand nous l'avons vu. Nous étions convaincu qu'il venait nous tuer. En approchant, nous avons remarqué qu'il ne portait pas d'arme, mais nous ne pouvions pas être rassurés.

Il faisait déjà obscur. Il nous a conduit chez lui et nous a donné à manger. Nous avons passé la nuit dans sa maison. Le lendemain matin à l'aube, nous sommes retournés à notre cachette. Nous y sommes restés toute la journée. Nous tremblions au moindre bruit parce que nous savions que notre mère était morte avec plusieurs de nos voisins et voisins tutsi.

Pendant la journée, des gens qui habitent la colline en face de chez nous nous ont repéré dans le champ de maïs. Ils ont commencé à crier et à menacer de venir nous tuer. Le voisin qui nous avait nourris la veille leur a fait croire à des mirages et leur a interdit de venir piétiner inutilement son maïs. Ainsi nous fumes épargnés. La nuit venue, notre sauveur est venu nous chercher pour nous héberger et nous réchauffer.

Le dimanche 26 octobre, notre protecteur nous informe que des militaires étaient arrivés et qu'il fallait aller chercher protection chez eux. C'est ce que nous avons fait. Nous les avons rejoints au sommet d'une colline et ils nous ont amenés vers un camp de fortune où étaient déjà rassemblés quelque 350 personnes, des tutsi pour la plupart.

Par hasard, j'y ai retrouvé deux frères qui avaient fui de leur côté. C'est là que j'ai appris qu'un autre frère avait été grièvement blessé par les agresseurs qui ont tué ma mère. Il a reçu un coup de machette sur le cou mais il n'en est pas mort. Il est hospitalisée à Muramvya.

Des rescapés du bûcher de Kibimba parlent

Bosco, 18 ans, élève au Lycée de Kibimba a réussi à échapper aux massacres que les paysans des alentours de cette école ont perpétré contre ses camarades. Il raconte sa mésaventure :

"Le jeudi 21 octobre 1993 entre 11 heures et 12 heures, les enseignants venaient de terminer les cours de la 4^e heure et rentraient chez eux. A quelques cent mètres du Lycée de Kibimba, ils se retrouvent nez à nez avec une trentaine de paysans armés de machettes, de lances et de gourdins. Les enseignants font marche arrière et courent se réfugier dans une maison où sont logées les surveillantes du Lycée. Les agresseurs les ont suivis. Ils entrent dans la maison et enlèvent de force deux enseignants tutsi.

Les élèves qui s'apprêtaient à reprendre les cours de la 5^e heure ont quitté les classes et se sont regroupés dans la cour de l'école, se demandant pourquoi cette horde de paysans armés venaient d'enlever leurs professeurs et ce qu'ils allaient faire d'eux.

13 heures. C'est l'heure du déjeuner. Certains élèves prennent leur repas, d'autres restent dehors et continuent à s'interroger sur le sort des deux enseignants.

14 heures. Les mêmes paysans reviennent à la charge et cherchent à enlever le préfet des études, un tutsi. Ils s'étaient cachés dans la foule d'élèves. Les paysans sont allés fouiller sa maison et ne l'ont pas trouvé.

Devant cette situation, les élèves ont commencé à faire du bruit et le Directeur du Lycée est sorti de son bureau. Nous lui avons demandé pourquoi ces paysans armés venaient enlever des enseignants sans que lui ne fasse le moindre geste. Le Directeur nous a répondu - laconiquement et de manière énigmatique : " On a enlevé un hutu dès qu'on l'aura libéré, ces paysans vont lâcher les enseignants ". Nous avons su plus tard que le hutu, dont il faisait allusion était le Président Ndadaye.

Nous avons demandé au Directeur de chasser ces paysans. Et lui de répondre: "Ce n'est pas moi qui les ai invités à venir ici. Ce n'est pas mon affaire". Choqués par la réponse du directeur nous lui avons dit: "Si vous ne les chassez pas, nous allons prendre nos responsabilités."

Le groupe d'éducateurs autour de nous, dont le préfet des études, sept enseignants dont quelques uns de l'Ecole primaire de Kibimba qui nous avaient rejoints entretemps et une surveillante de l'internat sont en émoi. Ils s'attendent à ce que les hordes de paysans viennent les enlever à leur tour. Nous leur suggérons de fuir avec nous parce que nous étions sûrs que dès qu'ils auront tué tous les enseignants ils viendraient nous massacrer.

Le Directeur du Lycée essaie de nous calmer en nous disant que les paysans veulent seulement tuer les enseignants. Quand nous avons arrêté la décision de fuir, les étudiants hutu qui étaient avec nous ont vendu la mèche aux paysans.

14 heures. Les élèves et les professeurs tutsi quittent le lycée et furent en direction Mwaro. Ils n'ont pris ni valise ni bâton pour ne pas alerter les paysans. A moins d'un kilomètre du Lycée, nous rencontrons un groupe d'une dizaine de paysans entraînés à monter des baricades. Ils ne nous ont pas attaqué parce que nous étions plus nombreux (390 élèves huit enseignants et une surveillante et un visiteur qui était au Lycée).

A 2 km de l'école, nous nous heurtons à une centaine de paysans armés jusqu'aux dents. Parmi eux, nous reconnaissons un certain Gabriel, étudiant à l'Université du Burundi (I.E.P.S.) qui avait l'habitude de venir au Lycée et Roger, le mari de l'économe du Lycée que nous connaissons bien. Le groupe nous barre la route. Gabriel, l'étudiant de l'I.E.P.S. nous demande de lui montrer les billets de sortie déli-

vrés par le Directeur du Lycée. Nous leur répondons qu'ils n'ont pas la compétence pour nous demander un tel document. Il nous somme de lui présenter ces billets de sortie, faute de quoi il allait faire recours la violence.

Devant le refus catégorique des étudiants, Gabriel décide de rentrer chez lui, après avoir laissé la consigne aux paysans d'accomplir leur mission. "Jewe ndagye, muraca munenya ico mukora". Les paysans ont alors commencé à nous menacer de leurs armes. Nous avons reculé et ils ont commencé à nous massacrer. Les premiers de nos condisciples sont tombés. Saisis de panique, nous avons essayé de nous dégager dans une terribile bousculade, nous nous piétons mutuellement. Nous nous apercevons alors qu'une autre cohorte de paysans venait par derrière. Nous étions pris en sandwich. Certains d'entre nous, poussés par la peur, ont pu grimper le mur formé par la route creusée dans une colline et fuir par le côté droit. J'étais parmi eux.

Nous courrions à perdre l'haleine en direction de Rutegama. Malheureusement, un autre groupe de tueurs nous attendait. Nous les avons vus à temps et nous avons dévié en longeant le versant Ouest de Gihinga jusqu'à la colline de Kamushiba où nous avons laissé cinq de nos camarades blessés et une fille qui n'en pouvait plus de fatigue.

Aux environs de 18 heures, sous une pluie battante, nous avons continué notre marche en direction de Mwaro, évitant soigneusement routes et sentiers. Sur le chemin, nous étions armés de bâtons. Des paysans tutsi qui nous voyaient passer ont pris peur. Nous les avons rassuré que nous n'étions pas des agresseurs mais que nous fuyions. Ils nous ont alors confié quelques femmes, enfants et vieillards pour les aider à se sauver. Nous avons atteint le sommet de Gihinga vers 20 heures. A 21 heures profitant d'un court repos, nous avons essayé de capter Radio Burundi avec

un petit poste qu'un camarade avait réussi à prendre avec lui. C'est alors que nous apprîmes qu'il y avait un coup d'état. Le communiqué diffusé par la "RTNB" était clair. Nous avons repris la marche à travers la brousse jusqu'à Mwaro, parce que les routes n'étaient pas sûres. Il était une heure du matin quand nous sommes arrivés à l'entée du camp Mwaro. Nous avions déjà désigné cinq d'entre nous pour servir démissaires. Avant même que ceux-ci ne s'approchent du camp, nous avons entendu un cliquetis d'armes entraînant d'être chargées. Nous avons spontanément mis les mains en l'air parce que nous ne voyions personne autour de nous. "Nous sommes des lycéens de Kibimba, nous fuyons les massacres". Nous avons lancé à haute et intelligible voix.

Toujours dans l'obourité, les vigiles nous ont demandé de reculer jusqu'à un petit pont à quelques mètres de là où nous étions. Quelques minutes plus tard, trois hommes en armes sont venus vers nous. Nous leur avons raconté notre aventure de A à Z. Ils nous ont alors conduit dans une petite église de succursale pour passer les quelques deux heures qui nous séparaient de l'aube. Il était déjà 4 heures du matin. Nous étions 200 élèves, deux enseignants et un visiteur.

Plusieurs élèves qui n'avaient pas mangé depuis le petit déjeuner de la veille, tombaient d'inanition. Dès les premières heures du jour, les deux enseignants se sont rendus au Lycée de Mwaro dont le Directeur fut respectable du Lycée de Kibimba. Celui-ci leur offrit des vêtements et des chaussures et acheta du pain pour les élèves restés dans la petite église. De là nous sommes rentrés chez nous pour ceux qui ont encore où aller. Nos camarades qui ont tout perdu sont encore à Mwaro.

Patrice Ntibandeise